

Colloque organisé
par
l'Association Française
d'Études Chinoises

法
國
漢
學
協
會

Assises des études chinoises

La sinologie introuvable ?



漢
學
到
底
在
何
方
？

13-14 novembre 2009

Université Paris Diderot - Amphithéâtre Buffon

15 rue Hélène Brion, 75013 Paris
(Métro : ligne 14 et RERC)

Programme et inscription en ligne sur le site :
www.afec-en-ligne.org



Avant-propos

La Chine change, le monde change, rapidement. La jeunesse, les publics qui s'intéressent à la Chine ont aussi changé. Chacun de nous parmi les membres de l'AFEC s'interroge, à un moment ou un autre, sur ce qu'il faut transmettre, enseigner, faire comprendre du monde chinois. Quels sont les aspects les plus importants? Quels sujets nouveaux devraient être étudiés? Quelles sont les méthodes les plus efficaces, les instruments les plus utiles pour acquérir, construire et diffuser les connaissances en ce domaine, pour les rendre fécondes sur le plan intellectuel ou sur celui de l'action?

C'est avec ces questions à l'esprit que le comité scientifique du colloque a souhaité lancer une rencontre où chacun apporterait ses vues et son expérience. Il se réjouit que l'appel du comité d'organisation ait rencontré un accueil si favorable de la part de nos collègues et que de nombreux spécialistes de domaines très variés aient accepté d'intervenir. Au nom de l'AFEC, il leur adresse ses vifs remerciements, ainsi qu'aux organisateurs qui ont réussi à monter un programme vaste et très riche.

Ce colloque est d'abord exploratoire. Il a pour but de confronter les observations et les réflexions, d'échanger nos idées et de faire le point sur certaines de nos pratiques ou de nos institutions, avec bien sûr la visée de les améliorer grâce à la sagesse commune. L'espoir du comité scientifique est que le débat et le travail approfondi qu'amorcent ces assises sinologiques se poursuivent par d'autres rencontres qui nous aident à préciser des perspectives pour l'avenir.

Marianne BASTID-BRUGUIÈRE

pour le comité scientifique

L'Association française d'études chinoises

L'Association française d'études chinoises, fondée en 1980, a vocation à regrouper étudiants, enseignants, chercheurs et personnes intéressés par les études chinoises. Elle vise à favoriser la recherche scientifique sur la Chine, les échanges entre chercheurs, le dialogue entre les institutions concernées, françaises et étrangères.

L'AFEC édite depuis 1983 la revue *Études chinoises*, revue sinologique généraliste qui publie en français et en anglais des travaux originaux. La revue couvre l'ensemble des périodes historiques et une variété de disciplines, telles que l'histoire, la philosophie, la littérature, l'archéologie ou l'anthropologie. Elle rassemble des articles spécialisés ou à orientation bibliographique, des notes de recherche et de nombreux comptes-rendus d'ouvrages. Le numéro XXVIII d'*Études chinoises* paraîtra fin 2009 et présentera plusieurs contributions sur le droit.

L'AFEC met en ligne des informations sur son site Internet (<http://www.afec-en-ligne.org>) qui permet aux adhérents de suivre la vie de l'association et l'actualité scientifique (colloques, postes à pourvoir, publications, etc.). Ce site sera rénové au cours de l'année 2010.

L'AFEC soutient les jeunes chercheurs. La journée de l'AFEC, organisée tous les deux ans permet à de jeunes chercheurs de présenter leurs travaux. Le prix de thèse de l'AFEC, décerné avec le soutien de la représentation de Taïpei à Paris, couronne deux travaux par an. Il est remis lors de l'assemblée générale de l'association.

Le conseil d'administration de l'AFEC est composé de neuf membres qui sont actuellement : Damien Chaussende, Gilles Guiheux (président), Marie-Paule Hille (secrétaire), Alexis Lycas, Sandrine Marchand, Xavier Paulès, Delphine Spicq, Soline Suchet et Régine Thiriez (trésorière). L'assemblée générale de l'association se réunit au mois de juin de chaque année.

Pour devenir membre de l'association, il faut être actif dans les études chinoises. L'adhésion à l'association permet de recevoir *Études chinoises*. La cotisation se règle en début d'année et elle est valable pour l'année en cours (adhésion individuelle : 30 €, étudiant : 15 €, résident hors UE : 38 €, institutionnel : 45 €).

Pour toute information : se reporter au site de l'association (AFEC)
<http://www.afec-en-ligne.org/>

Comité scientifique du colloque

Marianne Bastid-Bruguière
Joël Bellassen
André Lévy
Georges Métaillé
Michèle Pirazzoli
Léon Vandermeersch

Comité d'organisation du colloque

Caroline Bodolec (CECMC)
Sébastien Colin (Inalco)
Gilles Guiheux (Université Paris Diderot)
Véronique (Alexandre) Journeau (Réseau Asie-Imasie)
Delphine Spicq (Collège de France)

Argument du colloque

Un espace ouvert de débats

Un double constat s'impose aujourd'hui : la Chine, convertie à la logique économique et accessible à tous, s'est en apparence occidentalisée ; elle a cessé d'être un autre monde. Ce fait concerne au premier chef tous ceux qui font profession de produire des connaissances scientifiques sur ce pays. Au cours des vingt-cinq dernières années, l'ouverture et le rattrapage économiques ont transformé la position des sinologues qui ont perdu le monopole de la fréquentation de la Chine. De fait, de nombreux voyageurs non sinologues, souvent non sinophones, rapportent de leurs visites des ouvrages à succès. La presse, de son côté, fournit désormais un flux quotidien d'informations. Les publications innombrables viennent donc satisfaire une demande croissante. Paradoxalement, les sinologues ont souvent l'impression que la Chine n'est pas mieux comprise. Les images d'Épinal et les idées convenues ou fausses abondent comme si les travaux académiques étaient inaccessibles. Somme toute, le public continue à disposer de peu de connaissances justes sur la Chine.

Dans ce contexte, l'AFEC, association rassemblant les professionnels des études chinoises fondée en 1980, propose de réunir scientifiques et professionnels pour dresser un bilan des études chinoises en France, débattre de la situation et dégager des perspectives pour l'avenir.

Certes, l'association a déjà organisé une manifestation de ce type, une journée d'études tenue à Saint Germain en Laye dont furent publiés les actes (*Bref état de la sinologie*) ; mais c'était en 1991, il y a plus de quinze ans, et les perspectives étaient, de tous côtés, passablement différentes. La journée visait à dresser un panorama des études chinoises dans leurs différentes dimensions, chaque intervenant portant un diagnostic sur l'état de son champ de spécialité.

Aujourd'hui, l'objectif est différent. Même si ces assises doivent être l'occasion d'un diagnostic que l'on voudrait comparatif sur l'état des recherches dans chaque champ de spécialité grâce à un exposé liminaire panoramique, il s'agit d'abord d'ouvrir un espace de dialogue sur des sujets qui intéressent de manière transversale l'ensemble des professionnels. L'ambition est de s'interroger sur nos pratiques de recherche, d'enseignement, mais aussi sur la diffusion de nos travaux. Cette manifestation voudrait être par ailleurs un lieu d'échanges entre spécialistes de domaines dont la coupure intellectuelle et institutionnelle est parfois jugée regrettable et réductrice. Nous ne voulons pas simplement dresser un constat, mais également trouver les moyens de surmonter nos difficultés et identifier nos forces.

Plusieurs hypothèses fondent les questions que nous entendons soulever :

1) En premier lieu, les spécialistes des différents domaines des études chinoises, par-delà la variété des disciplines qu'ils pratiquent et des professions qu'ils exercent, se posent des questions communes ayant trait aux caractéristiques de leur objet et à un même environnement scientifique et social.

2) De plus, les études chinoises ont connu, au cours des vingt-cinq dernières années, de profonds changements sur lesquels il est aujourd'hui aussi indispensable qu'intéressant de s'interroger collectivement : transformation de l'objet, des conditions de son accès, apparition de nouveaux outils, émergence de nouveaux terrains, spécialisation croissante, déplacement des questionnements.

3) Enfin, ces évolutions tiennent aussi à la position et aux fonctions sociales occupées par les spécialistes de la Chine. La demande de connaissances va croissante et l'enseignement de la langue chinoise se diffuse rapidement dans de nombreuses institutions, hors des départements d'études

chinoises des universités. Les transformations ont également trait aux institutions de recherche et d'enseignement qui abritent les études chinoises, à la place qu'y occupent les sinologues et aux relations que les études chinoises entretiennent avec les différentes disciplines des sciences humaines et sociales. En Chine même, les sinologues ne sont plus les interlocuteurs privilégiés des scientifiques chinois qui cherchent avant tout à tisser des liens avec les meilleurs de leurs collègues dans chacune de leur discipline¹.

Des glissements de terrain épistémologiques s'opèrent, des recompositions de paysage sont à l'œuvre. C'est donc à des réflexions transversales sur les conditions d'exercice de nos métiers que cette manifestation voudrait contribuer. Ce colloque pourrait être un jalon important dans le débat qui n'a jamais vraiment cessé sur les conditions d'intelligence de la Chine, un débat que les transformations du contexte scientifique, technologique et social ont singulièrement renouvelé ces dernières années. Comment et à quelles conditions les études chinoises, qu'on a souvent accusées de produire un savoir érudit, monographique, voire à l'écart du mouvement des idées, peuvent-elles aujourd'hui mieux comprendre et faire comprendre la Chine ?

Axes de réflexion et de discussion

Les débats s'ouvriront par un état des lieux des études chinoises en France (recherche et enseignement). Ils se poursuivront autour de quatre grandes questions : la transformation des objets sur lesquels nous travaillons, le renouvellement de nos méthodes et de nos outils, une réflexion sur les institutions des études chinoises et la mesure de notre place dans l'espace social.

(1) Des objets transformés

Travailler sur la Chine ancienne, moderne et contemporaine, est devenu notoirement plus facile ; le temps du « voyage dans un bocal » que ridiculisait Lucien Bianco en 1975 est passé ; celui de « l'archéologie en chambre » aussi. Les restrictions de circulation liées à la nature du système politique ont été en partie levées. Sur le terrain, il est plus facile qu'autrefois de conduire des enquêtes ; des archives se sont ouvertes et des compilations de matériaux ont été publiées. Des informations statistiques, même imparfaites, sont disponibles sur à peu près tous les sujets. L'étude de la Chine s'en trouve donc transformée.

Dispose-t-on pour autant de données équivalentes à celles qui existent sur d'autres aires culturelles et qui nous permettraient de pratiquer l'histoire, la sociologie, l'anthropologie ou l'économie de la même manière ? Pour ce qui est de la sphère politique, encore largement opaque, l'ère du *China watching* ne semble pas être complètement révolue.

La multiplication et de la diversification des contacts rend caduque l'opposition Chine/Occident sous le prétexte de l'originalité de l'héritage chinois. « La Chine » comme généralité correspond tout autant à des effets de miroir — la Chine comme idéal ou au contraire comme repoussoir — qu'à un parti pris culturaliste. Ce discours correspond à un imaginaire qui résiste de moins en moins à ce que nous apportent faits, documents, découvertes archéologiques et diversification des outils conceptuels. En outre, l'appropriation toujours plus affirmée du débat sinologique par les chercheurs chinois eux-mêmes, qu'ils soient en Chine ou dans les universités occidentales, ouvre davantage le champ de réflexion sur la Chine ancienne et classique.

La transformation des questionnements posés à l'objet chinois devrait nous inviter à réfléchir au contenu des enseignements. La question de la transmission est, en effet, immédiatement en prise avec celle de la constitution des savoirs. Ceci concerne tous les cycles, de la licence (quel discours sur la Chine tenir à nos étudiants qui débutent ?) au doctorat (quelles équipes, quels axes de recherche, quels partis pris, mais aussi quelles libertés intellectuelles à défendre ?). Le renouvellement des générations d'enseignants et de chercheurs dans nos institutions devrait être l'occasion d'une réflexion sur les objectifs pédagogiques et scientifiques que nous nous assignons.

¹ On cite pour exemple le colloque intitulé « La Chine et l'internationalisation de la sociologie » organisé en juillet 2008 à Lyon et Paris, qui a réuni d'éminents sociologues chinois et français, mais pas un seul spécialiste français de la Chine.

(2) Des méthodes renouvelées

Dans les études chinoises, comme dans la recherche scientifique en général, on n'assiste pas simplement à une croissance quantitative de la production, mais à une spécialisation de plus en plus poussée. Le savoir semble de plus en plus compartimenté : par période (Antiquité, période classique, moderne ou contemporaine...) par discipline (histoire, géographie, archéologie...), mais aussi par région dans le cadre d'une approche décentralisée de la Chine. On ne peut que regretter un dialogue insuffisant entre ces différents spécialistes.

En matière de spécialisation de la connaissance, on pourrait s'interroger sur plusieurs développements récents. Quel sens donner, par exemple, à l'émergence des études taiwanaises (ou taiwanologie) ? Quelles sont les conditions d'un dialogue fécond entre les études chinoises « continentales » et les études taiwanaises ? Dans les études littéraires, une distinction est faite entre les deux, notamment du fait de l'influence de la langue et des lettres japonaises durant la colonisation. Dans ce cas, ne devrait-on pas aussi traiter séparément la littérature de Hong Kong ? Dans le même ordre d'idée, on peut s'interroger sur la formation de nouvelles disciplines comme la traductologie et les études transculturelles. Celles-ci ont-elles vocation à remplacer les cours de traduction dans les cursus universitaires et la littérature comparée. L'essor de l'enseignement du chinois s'accompagne de l'émergence d'une nouvelle discipline scientifique, la didactique de la langue chinoise ; quelle place celle-ci va-t-elle prendre dans le paysage des études chinoises ?

Reste enfin la question des outils. Comment le développement rapide des ressources électroniques modifie-t-il ou non nos façons de travailler ? de conduire des recherches comme d'enseigner ? Quels types de bibliothèques faut-il envisager pour le futur (nous pensons à la BULAC) ? Comment l'accès en ligne à des ressources toujours plus importantes et autrefois dispersées modifie-t-il notre façon de travailler ? Auparavant nous étions confrontés à un problème de rareté de la ressource, aujourd'hui, c'est l'abondance qui pose problème. Face au coût croissant de l'accès à ces ressources, peut-on envisager une politique nationale ?

(3) Les institutions et leur internationalisation

Deux institutions phares du champ ont célébré au cours de ces dernières années leurs anniversaires : bicentenaire de l'Inalco en 1995, centenaire de l'Efeo en 1998. Ils ont rappelé que la France a été le premier pays en Europe où les études chinoises se sont constituées en science. Ce colloque sera l'occasion d'une réflexion sur le dispositif institutionnel en place, dans un contexte marqué par la multiplication de l'offre d'enseignements de langue chinoise d'une part, et l'internationalisation de l'activité scientifique d'autre part.

Il s'agira de revenir sur le développement des études chinoises (et/ou de chinois) au cours des années récentes. Plusieurs départements d'études chinoises ont en effet vu le jour dans des universités, ce dont il faut se féliciter. Plus généralement, l'enseignement de la langue chinoise se généralise aussi bien dans l'enseignement supérieur (à l'extérieur des départements de chinois, dans des cursus de droit, d'économie, des formations d'ingénieurs ou aux affaires) comme dans l'enseignement secondaire. Comment interpréter cette évolution ? Incontestablement, elle est liée à l'appréciation de la valeur d'usage du chinois : l'enseignement du chinois n'aurait-il qu'une orientation essentiellement pratique ? Quelle place alors pour l'enseignement de la langue classique, des lettres ou de l'histoire ? Et, dans ce cas, quelles évolutions curriculaires en découlent ?

Par ailleurs, la diffusion de l'enseignement du chinois dans l'enseignement secondaire, comme l'offre croissante de cours de langue chinoise dans des formations disciplinaires transformatives le rôle des premiers cycles universitaires en études chinoises ? Dans ce contexte, quelle doit être la vocation des départements de chinois des facultés de lettres des universités ? Quels types de spécialistes de la Chine, ces départements ont-ils vocation à former ? Enfin, le gouvernement chinois

ouvre dans le monde entier des cycles d'apprentissage de la langue, les instituts Confucius², qui connaissent un indéniable succès. Comment apprécier le rôle de ces institutions officielles ?

Notre espace professionnel a cessé d'être national pour devenir européen, voire mondial. La diversité des institutions françaises, liée à l'histoire (le Collège de France, l'Inalco, l'Efeo, l'EPHE, l'EHESS, le CNRS et l'Université), présente à la fois un avantage, et peut-être aussi un handicap. Ne faut-il pas envisager des formes de concentration des ressources ?

Enfin, l'ouverture des institutions universitaires chinoises à de multiples coopérations scientifiques avec des partenaires qui sont archéologues, sociologues, économistes (mais pas nécessairement versés dans les études chinoises) pose la question du rôle de médiation que les sinologues peuvent avoir à jouer.

(4) Les études chinoises dans la société

À l'échelle nationale, les études chinoises sont-elles mieux représentées aujourd'hui au sein des institutions de recherche et d'enseignement, dans les départements d'histoire ou de sociologie pour ne prendre que deux exemples ? Le cantonnement des études chinoises hors de l'étude de la langue dans les départements de chinois est-il un problème, même si la situation varie d'une discipline à l'autre ?

Apprécier l'influence des études chinoises au-delà des cercles scientifiques est un exercice difficile. On peut juger qu'elle est faible, notamment auprès des milieux d'affaires qui se rendent en Chine sans s'intéresser au savoir savant. Peut-on le leur reprocher ? Pourtant, d'autres éléments invitent à une conclusion opposée. L'importance de l'offre de littérature traduite (Picquier, Bleu de Chine, Gallimard, etc.) n'est-elle pas la preuve de la vitalité des études littéraires ? De même, l'activité savante des historiens de l'art n'a-t-elle pas un impact sur celle des conservateurs de musée et des marchands d'art qui s'adressent eux au grand public ?

En 1998, constatant la faible connaissance de la Chine par le public, Jean-François Billeter appelait de ses vœux l'émergence de « sinologues qui aient pour vocation principale de s'adresser non pas aux sinologues, mais au public, et, pour commencer, au public étudiant des facultés de lettres et de sciences humaines [...] [qui] devraient avoir une formation très complète, comprenant la culture européenne autant que chinoise, ayant l'esprit d'invention autant que de synthèse »³. Cet appel a-t-il été entendu et est-il toujours d'actualité ? Toute médiation est un exercice à la fois difficile et indispensable ; elle produit des effets souvent médiocres eu égard au savoir et aux compétences mis en œuvre. Le problème dépasse largement les études chinoises ; d'autres spécialistes de champs du savoir différents se posent inévitablement les mêmes questions que nous ; ont-ils le sentiment de mieux réussir ? Ou se heurtent-ils à des obstacles comparables ?

Telles sont les réflexions à l'origine de notre volonté d'ouvrir le débat.

Le comité d'organisation

² À ce jour en France il existe cinq centres hébergés à l'université de Poitiers, à l'université Paris Diderot, au centre culturel de la Chine à Paris, à l'université de La Rochelle et à Rennes. Deux nouveaux centres doivent ouvrir prochainement l'un à Clermont-Ferrand et l'autre à Strasbourg. L'ouverture d'un huitième centre est à l'étude à l'université d'Aix-Marseille.

³ Jean François Billeter, *Mémoire sur les études chinoises à Genève et ailleurs*, Genève, 1998, p. 76.

Assises des études chinoises

La sinologie introuvable ?

Colloque organisé par l'Association française d'études chinoises (AFEC)

Lieu : Université Paris Diderot - Amphithéâtre Buffon

15, rue Hélène Brion 75013 Paris (Métro : ligne 14 et RER C)

(La librairie LE PHENIX sera présente dans le hall au cours des deux journées)

PROGRAMME

Vendredi 13 novembre 2009

9h00 Introduction

ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE CHINOISE

(session présidée par Gilles GUIHEUX)

9h20 « *Approche épistémologique de la didactique du chinois* »
Joël BELLASSEN (MEN et Inalco)

9h40 « *"L'eau de puits et l'eau de rivière" ou "la source et la rivière" — Réflexions sur le rapport entre la recherche linguistique et l'enseignement de la langue à l'université* »
Zhitang DROCOURT (Inalco)

10h00 Discussion

10h20 « *Enseignement de la langue à un public non spécialiste* »
Isabelle HAN (Université Lille 2)

10h40 « *Du manuel français C'est du chinois ! ... à la digraphie américaine : faut-il franchir le pas ?* »
Pierre-Henry DE BRUYN (Réseau Asie-Imasie et université de La Rochelle)

11h00 Discussion

Pause (11h20-11h40)

FORMATIONS

(session présidée par Joël BELLASSEN)

11h40 « *L'exemple rochelais : l'adaptation de la sinologie dans une université nouvelle* »
Martine RAIBAUD (Université de La Rochelle et CECMC)

12h00 « *Les complémentarités littéraires et culturelles dans l'enseignement du LEA : une nouvelle expérience* »
JIN Siyan (Université d'Artois)

12h20 Discussion

Déjeuner (12h45-14h15)

FORMATIONS *(suite)*

14h20 « *Les études chinoises et la professionnalisation : la filière LEA a-t-elle un avenir ?* »
SHI Lu (Université Jean Moulin Lyon 3)

14h40 « *La formation continue, terrain de rencontre entre le grand public et la sinologie* »
YANG Dan (Inalco)

15h00 « *La traductologie et les cours de traduction* »,
ZHANG Xiangyun (Inalco)

15h20 Discussion

Pause (15h40-16h00)

LITTERATURES

(session présidée par Isabelle RABUT)

16h00 « *Littérature d'Extrême-Orient, texte et traduction : édition, réception, critique, analyse* »
Noël DUTRAIT (Université de Provence, Aix-Marseille 1)

16h20 « *La sinologie aujourd'hui : de la tour d'ivoire au marché ?* »
Nicolas ZUFFEREY (Université de Genève)

16h40 Discussion

17h00 « *Études sinologiques et littérature comparée* »
Philippe POSTEL (Université de Nantes)

17h20 « *Littérature chinoise et perspectives comparatistes* »
ZHANG Yinde (Université de la Sorbonne nouvelle Paris 3)

17h40 Discussion

Cocktail (à partir de 18h00)

Cartographies des études chinoises en France (exposition dans le hall)

Samedi 14 novembre 2009

DIALOGUES – COOPERATIONS

(session présidée par Sébastien COLIN)

9h00 « *Les écoles d'architecture et la Chine* »
Françoise GED (Cité de l'architecture et du patrimoine)

9h20 « *La Chine des psychanalystes français* »
Rainier LANSELLE (Université Paris Diderot)

9h40 Discussion

10h00 « *Questions de communications dans les études chinoises* »
Olivier ARIFON (Université de Strasbourg)

10h20 « *Ce que les projets en collaboration avec les collègues chinois font à la recherche sinologique en France* »
Vincent GOOSSAERT (GSRL, CNRS-EPHE)

10h40 Discussion

Pause (11h00-11h20)

PUBLICATIONS

(session présidée par Delphine SPICQ, Collège de France)

- 11h20 « *Entre contraintes de la censure et contraintes du marché : le parcours du combattant d'un chercheur en quête de lecteurs non francophones* »
Michel BONNIN (EHESS)
- 11h40 « *Critiques de livres : une étrange étanchéité* »
Vincent DURAND DASTES (Inalco)
- 12h00 « *Un média grand public pour la Chine et l'Asie* »
Alain WANG (Asiapresse)
- 12h20 Discussion

Déjeuner (12h45-14h15)

RESSOURCES DOCUMENTAIRES

(session présidée par Marianne BASTID-BRUGUIÈRE, CNRS)

- 14h20 « *Numérisation des documents et accès à distance aux ressources : une révolution pour la recherche* »
Jacqueline NIVARD (EHESS) et WANG Ju (EHESS)
- 14h40 « *Rôles et enjeux pour les bibliothèques sinologiques françaises* »
Soline SUCHET (Bulac) et Delphine SPICQ (Collège de France)
- 15h00 Discussion

ARTS

(session présidée par Véronique ALEXANDRE JOURNEAU, Réseau Asie)

- 15h20 « *Les chercheurs sur les arts de la Chine sont-ils des sinologues ?* »
Isabelle CHARLEUX (GSRL, CNRS-EPHE)
- 15h40 « *Comment enseigner l'histoire du cinéma chinois* »
Christophe FALIN (Université de la Sorbonne nouvelle Paris 3)
- 16h00 Discussion

Pause (16h20-16h40)

TERRAINS CHINOIS

(session présidée par Caroline BODOLEC, CECMC-EHESS)

- 16h40 « *Atelier Chine. Comment aborder la Chine d'un point de vue ethnologique* »
Brigitte BAPTANDIER (UMR7186 et Nanterre-Paris10)
- 17h00 « *Les contours d'une taimanologie à la française : un espace à trouver ?* »
Stéphane CORCUFF (IEP Lyon et Institut d'Asie orientale)
- 17h20 « *Enquête sur le monde chinois hors de Chine* »
Anne-Christine TREMON (ENS-Ulm)
- 17h40 Discussion

TABLE RONDE (à partir de 18h00)

(session présidée par Gregory LEE, université Jean Moulin Lyon 3)



Publiée depuis 1982 par l'Association Française d'Études Chinoises (AFEC), *Études chinoises*, est la seule revue de sinologie généraliste en langue française. Elle rassemble des articles de recherche, des contributions à orientation bibliographique et de nombreux comptes rendus d'ouvrages.

Études chinoises

中國研究

Vol. XXVIII (2009)

Numéro spécial sur le droit chinois

JIANG Yonglin : Haggling over Property:
Land Sales Lawsuits during late Ming China

TAM Ka-chai : Favourable Institutional Circumstances for
the Publication of Judicial Works in late Ming China

ZHANG Xiaoye : Legitimate, but Illegal: Case Studies of
Civil Justice in Ming and Qing Dynasties

SU Yigong : Historiens à la barre. Comment les spécialistes du droit
des Qing participent à la création du droit coutumier de Hongkong
(Traduction et présentation de Jérôme BOURGON)

Lisa TRAN : The Concubine in Republican China:
Social Perception and Legal Construction

Hélène PIQUET : Les ressources endogènes et les réformes
juridiques chinoises : débats et enjeux

Essai

Romain GRAZIANI : Persuasion à la pointe de l'épée :
l'imagination thérapeutique en action. Étude du chapitre 30 du *Zhuangzi*

Comptes-rendus

La rédaction reçoit toute **proposition d'article** à l'adresse suivante : etudeschinoises@afec-en-ligne.org

Pour recevoir la revue, il faut être **membre de l'AFEC**, vous pouvez télécharger un bulletin d'adhésion sur le site : <http://afec-en-ligne.org> et l'envoyer à l'Association Française d'Études Chinoises, 54, boulevard Raspail, 75006 PARIS (chèque à l'ordre de l'AFEC).

Tarifs :
Adhésion individuelle : 30 euros
Étudiants (- 30 ans avec copie de la carte) : 15 euros
Résident hors UE : 38 euros
Institutionnel : 45 euros

Résumés des communications

(dans l'ordre du programme)

ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE CHINOISE

Joël BELLASSEN (MEN et Inalco) [joel.bellassen@inalco.fr]

« Approche épistémologique de la didactique du chinois »

Le phénomène de l'émergence de l'enseignement du chinois moderne aux différents niveaux de notre système éducatif, ainsi qu'au plan européen et international, suscite un questionnement épistémologique. Seront nécessairement abordées les questions du repérage de ruptures épistémologiques, de l'apparition d'un nouveau territoire disciplinaire, de la construction des savoirs, notions et programmes sur lesquels il repose. Nombre d'éléments concourent à refléter et attester qu'il s'agit d'autant de conditions qui ont permis l'émergence d'une discipline scientifique, la didactique du chinois, avec la rupture épistémologique des années 80, date des prémices d'une « approche française » de la transposition didactique de la langue et de l'écriture chinoises, avec l'apparition en 2002 d'une première structuration programmatique complète de l'enseignement scolaire du chinois avec harmonisation en cours pour les problématiques communes à la discipline « langues étrangères ». La discipline de la didactique du chinois, bien que naissante, se trouve être néanmoins en position de participer au débat d'envergure désormais ouvert concernant l'adaptation des certifications linguistiques à l'approche actionnelle, ainsi que la compatibilité du chinois langue « distante » et « en état de partition » et du Cadre européen commun de référence pour les langues. Il nous semble d'ores et déjà acquis que les enjeux d'un tel débat, ainsi que leurs effets différés revêtent une dimension majeure, voire historique, et il nous semble tout aussi acquis que la question de la reconnaissance pleine et entière de la didactique des langues vivantes par les formations de l'enseignement supérieur sera déterminante pour le destin de ces formations.

Zhitang DROCOURT (Inalco) [yangdrocourt@free.fr]

« “L'eau de puits et l'eau de rivière” ou “la source et la rivière” — Réflexions sur le rapport entre la recherche linguistique et l'enseignement de la langue à l'université »

Depuis une vingtaine d'années, l'enseignement du chinois a pris un formidable essor, visible dans la revalorisation de son statut et l'augmentation du nombre d'apprenants. Simultanément, la recherche linguistique sur la langue chinoise a abouti à des avancées considérables aussi bien en Chine qu'en Occident. Cependant, force est de constater le fossé existant en France entre les deux milieux : la recherche linguistique n'est effectivement valorisée que si elle est fondamentale et purement théorique, tandis que l'enseignement de langue reste imperméable à la recherche, jugée inaccessible et trop pointue. Cette situation aberrante se manifeste notamment dans deux domaines : (1) en matière de publication, peu de travaux de recherche ont une visée pédagogique tandis que les publications grand public tiennent rarement compte des résultats de recherche on y répète parfois à l'envi certaines idées imprécises, préconçues, voire erronées, qui concernent le plus souvent les notions fondamentales de la grammaire ; (2) en matière d'enseignement, cela fonctionne souvent de façon empirique : les TD de langue, les matériaux d'enseignement et les modalités de contrôle sont devenus si routiniers qu'ils n'ont guère connu de changements significatifs depuis des années. L'époque change, le monde

change, nos mentalités doivent aussi changer. Dans l'enseignement supérieur, la réforme ne doit pas se limiter à proposer de nouvelles « maquettes », et la recherche scientifique n'est pas simplement synonyme de la didactique. Comment mieux associer la recherche et l'enseignement au sein de l'université ? Quels sont les moyens à long terme que l'on doit mettre en place pour la formation des enseignants du supérieur ? Quels sont aujourd'hui la spécificité, le rôle et l'objectif des universités dans l'enseignement du chinois ? Il est souhaitable d'avoir de vrais débats sur toutes ces questions.

Isabelle HAN (Université Lille 2) [hanisa118@yahoo.fr]

« Enseignement de la langue à un public non spécialiste »

Avec le développement marquant des cours de langue chinoise pour non-spécialistes ces dernières années, repenser nos pratiques d'enseignement devient une nécessité. L'objectif de cette communication est de souligner que, bien que controversée, l'utilisation de l'écriture informatisée dite « entière » dans la production de l'écrit comporte de nombreux avantages dans la classe de langue chinoise pour non-spécialistes et permet, grâce au gain de temps, une redistribution des compétences à enseigner exigées par ce nouvel environnement pédagogique que nous présenterons et analyserons. Après un regard approfondi sur les exigences contextuelles et les finalités auxquelles les classes pour non-spécialistes doivent répondre, nous analyserons la multi-fonctionnalité de cet outil pédagogique de qualité et en proposerons diverses formes d'utilisation. Puis, dans ce cadre, nous montrerons que ce recours à l'écriture entière, loin de constituer une approche de la langue chinoise sans caractère(s), s'harmonise avec un enseignement des caractères chinois très riche et à multiples facettes, support d'une approche culturelle que nous chercherons à redéfinir dans un contexte où l'idée générale demeure qu'un enseignement de la langue chinoise aux non-spécialistes aurait pour visée principale l'enseignement de la langue véhiculaire. Enfin, à partir de ces nouvelles données pédagogiques nous nous interrogerons sur les grands axes de formation des enseignants et sur les changements qui s'avèrent nécessaires pour la mise en place d'un enseignement adapté aux non spécialistes. En conclusion, nous soulignerons les difficultés rencontrées dans cette nouvelle approche de la classe de chinois et nous évoquerons les questions qui restent en suspens en espérant trouver des réponses lors des échanges.

Pierre-Henry DE BRUYN (Réseau Asie-Imasie, CNRS/FMSH, et université de La Rochelle) [phbruy@free.fr]

« Du manuel français *C'est du chinois ! ...à la digraphie américaine : faut-il franchir le pas ?* »

La publication du premier tome du manuel de chinois publié par Monique HOA, alors maître de conférence au Havre, remonte à la fin des années quatre-vingt-dix, et cet ouvrage en est déjà à sa troisième édition avec plus de dix mille exemplaires vendus. Le second tome, imprimé en 2002, témoigne du succès de l'approche proposée par ce livre. Pourtant, lorsque j'ai commencé à employer ce manuel en 2000 pour enseigner les fondements de la langue chinoise aux étudiants de l'université de La Rochelle, il me paraissait presque hérétique. En séparant chacun de ces deux tomes en deux volumes distincts, d'un côté (manuel de couleur jaune), la grammaire et des textes en *pinyin* ; d'un autre côté (manuel de couleur verte), les mêmes textes écrits en caractères chinois ainsi que les exercices pour apprendre ces derniers, cette méthode me semblait tendre à séparer excessivement l'oralité chinoise de son écriture. Pourtant au vu de la popularité de ce manuel, tant parmi les étudiants que parmi les collègues chinois, je continue encore à l'utiliser jusqu'à ce jour. L'objet de cette communication part de l'expérience concrète de l'utilisation de cette méthode durant une dizaine d'années, des différentes évolutions possibles dans son usage, ainsi que des réflexions que cela engendre. Car, plus qu'une simple méthode, ce manuel porte en lui une révolution qui, outre atlantique, correspond à un mouvement de sinologues partisans d'une « digraphie », à savoir l'usage simultané de deux types de graphies chinoises : l'une en caractères et l'autre en *pinyin*. Cette perspective, plutôt mal vue en France, pourrait être rediscutée à partir des besoins auxquels sont confrontés aujourd'hui les enseignants de chinois en France.

FORMATIONS

Martine RAIBAUD (Université de La Rochelle et CECMC) [mraibaud@wanadoo.fr]

« L'exemple rochelais : l'adaptation de la sinologie dans une université nouvelle »

L'université de La Rochelle a été fondée en 1993 sous l'impulsion des collectivités locales avec, définies d'emblée, une priorité donnée à la zone Asie-Pacifique et l'instauration de formations professionnalisantes. C'est dans ce cadre qu'en 1995 ont été ouverts les premiers cours de chinois de la licence LEA Anglais-Chinois appliquée au commerce international, licence complétée, au fil du temps, par une maîtrise, un DESS d'affaires internationales puis un IUP de gestion et management des entreprises, option Asie-Pacifique, diplômes transformés, dans le cadre LMD, en un Master "Langues, cultures, affaires de l'Asie-Pacifique" et un Master "Langues et économie de l'Asie-Pacifique" qui s'appuient tous deux sur une Licence "LEA Asie-Pacifique". Recrutés pour créer des formations nouvelles dans une jeune université, les enseignants de l'équipe pédagogique ont dû faire preuve d'une grande adaptabilité. Plusieurs aspects méritent d'être soulignés : (1) le concept d'aire culturelle Asie-Pacifique avec sensibilisation aux échanges culturels de la zone Asie-Pacifique où l'Australie et la Nouvelle Zélande jouent un rôle important ; (2) les semestres d'échange dans une université de la zone Asie-Pacifique ; (3) le partenariat avec les entreprises (stages, rôle d'orientation) ; (4) l'intégration des étudiants ayant fait du chinois au lycée (aménagement de parcours spécifiques) ; (5) la mise en place d'un Institut Confucius ; (6) l'ouverture aux non-spécialistes (juristes et scientifiques). Le but de cette communication est de nourrir le débat, grâce à l'exemple rochelais, avec des collègues d'autres institutions, riches quant à eux d'autres expériences, sur l'évolution de la sinologie et réfléchir ainsi sur la réactivité qui est demandée aux sinologues dans le contexte actuel.

JIN Siyan (Université d'Artois) [jinsiyan@fph.fr]

« Les complémentarités littéraires et culturelles dans l'enseignement du LEA : une nouvelle expérience »

Les études chinoises se développent à l'université d'Artois depuis leur création à la Faculté des langues et civilisations étrangères d'Arras, avec maintenant un département où est assurée une formation complète de diplômes nationaux en chinois (Licence – Master – Doctorat) accueillant chaque année plus de 200 étudiants. C'est le seul centre universitaire du Nord de la France dans ce cas, avec des ressources professorales de qualité, et un bon accompagnement de moyens administratifs, logistiques et techniques. Ce département d'études chinoises constitue la base et le centre de ressources de l'Institut Confucius de l'Artois qui peut assurer des formations et nombre d'activités pédagogiques et culturelles au grand public de la région Nord Pas-de-Calais. La communication présentera le parcours réalisé depuis onze ans en précisant les objectifs du partenariat avec l'Université de Nankin, l'une des cinq premières universités chinoises, et les conférences organisées par l'Institut Confucius de l'Artois d'une part en formation culturelle – du fait des présentations artistiques, littéraires et culturelles –, et d'autre part en organisation d'examens (HSK) et en formation d'enseignants pour compléter le système en place, ainsi que les motifs d'introduction d'un cours de littérature contemporaine chinoise pour les LEA. Cette communication est proposée comme réflexion sur la question de l'avenir des institutions d'études chinoises.

SHI Lu (Université Jean Moulin Lyon 3) [lu.shi@univ-lyon3.fr]

« Les études chinoises et la professionnalisation : la filière LEA a-t-elle un avenir ? »

Les études chinoises ont été longtemps réservées à la formation des spécialistes de la Chine ancienne, moderne et contemporaine en histoire, philosophie, littérature et linguistique. Cependant, dans les années 1980, à la suite de l'ouverture économique de la Chine, l'enseignement du chinois en France s'est tourné vers de nouveaux horizons : la création de la filière "Langues étrangères appliquées" (LEA). Aujourd'hui, plus de deux décennies après la création de cette filière, de nombreuses formations LEA anglais-chinois sont offertes dans les universités françaises. Les inscriptions en filière LEA dépassent de loin celles de la formation classique en langue et civilisation chinoises. Or, la formation LEA ne semble pas vraiment répondre aux attentes des entreprises : pour ces dernières, elle

n'est pas réellement une formation professionnelle car elle ne forme pas à un métier précis et ne met pas à disposition des entreprises des collaborateurs immédiatement opérationnels. Par ailleurs, depuis quelques années, l'enseignement du chinois se généralise dans les formations spécialisées comme écoles d'ingénieurs et écoles de commerce, etc. Formons-nous toujours des spécialistes avec le monde chinois en LEA? Quel est l'avenir pour cette filière dite professionnelle? Pour répondre à ces questions, nous mènerons une réflexion sur les pratiques de nos enseignements, notamment la place des études chinoises dans la formation LEA, et le lien entre nos enseignements et le milieu professionnel. Notre communication vise à reconsidérer les missions d'enseignement du chinois et à rechercher de nouvelles orientations pour la filière LEA.

YANG Dan (Inalco) [dan.liu@neuf.fr]

« La formation continue, terrain de rencontre entre le grand public et la sinologie »

« La sinologie introuvable ? », questionnement étonnant, mais important et pertinent, auquel quelques éléments de réponse pourraient être fournis à partir de mes expériences et observations d'enseignant-chercheur à la formation continue de l'Inalco. Pour commencer, des remarques et des constats peuvent être avancés : dresser un portrait des apprenants du chinois en formation continue avec l'évolution de leur profil, de leurs attentes et besoins en l'espace d'une décennie ; observer que la sinologie « uniforme » est le modèle d'un temps révolu car l'heure est à la diversification du savoir sinologique ; et aucune avancée pédagogique et scientifique ne peut s'obtenir au mépris des faits ou de son interlocuteur. Pour continuer à exister et avancer, l'enseignement tout comme la recherche sinologique ont besoin d'apprendre à s'adapter, à se rendre utile pour un public élargi. Seront abordées ensuite les réflexions sur l'utilité sociale et l'efficacité de la sinologie en formation continue : pour quelles raisons nos apprenants actifs se sentent si peu concernés par nos publications dites « académiques », qui ne manquent, cependant, ni d'avoir de « bon niveau » et ni d'être « sérieuses » ? Dans quelle mesure les recherches sinologiques peuvent être profitables au public de la formation continue ? Et quels sont les moyens envisageables à cet égard ? En dernier lieu, et en guise de conclusion, la question sera de savoir comment améliorer notre façon d'enseigner et de former car l'attitude du « je sais tout, tu ne sais rien ou pas grand-chose/j'enseigne et tu apprends » est une position vouée à l'échec. Plus qu'un métier, enseigner la langue et la culture chinoises au public de la formation continue est un art, un art exigeant qui nous réclame sans cesse du savoir enseigner, et du savoir former.

ZHANG Xiangyun (Inalco) [xyunzhang@yahoo.com]

« La traductologie et les cours de traduction »

Les cours de traduction sont courants dans tout système d'enseignement de langues étrangères. Or il s'agit moins d'apprendre à faire de la traduction que de faire des exercices de compréhension (version) ou d'expression (thème). En général, l'enseignant met l'accent sur l'emploi des mots ou des structures difficiles à maîtriser pour des étudiants et la traductologie n'a pas vocation à remplacer ces exercices effectivement nécessaires. Que fait alors la traductologie et quand intervient-elle dans le cursus universitaire ? Etude de traductions, de méthode de traduction, d'évaluation de traduction, elle n'existe que lorsqu'il y a traduction. Cependant quand on ne possède pas de connaissance suffisamment poussée de la langue de départ, quand on est insensible à la différence du registre et à l'effet du style, il est impensable de réaliser une traduction dans sa propre langue. En général, les étudiants en Licence de chinois ne disposent pas du niveau approprié pour la traductologie. Néanmoins, il peut être important de sensibiliser l'étudiant à l'éthique de la traduction, et de lui faire comprendre que la traduction n'est pas simplement une mise en relation de deux langues, mais implique des éléments extralinguistiques, culturels, techniques, etc., et requiert également une capacité à rédiger. En fait, on montre à l'étudiant que les mots représentent la partie explicite du texte, que le traducteur doit aussi saisir l'implicite pour rendre la plénitude du discours, et que la traduction doit de plus tenir compte de son futur lecteur. Cette communication a pour but d'enrichir le débat sur le renouvellement des méthodes d'enseignement et, en utilisant plusieurs exemples pour clarifier la distinction entre les cours de langue et la traductologie, de plaider pour offrir aux étudiants qui le souhaitent la possibilité de se préparer au métier de traducteur, pour le secteur de l'économie ou d'autres domaines de spécialité.

LITTÉRATURES

Noël DUTRAIT (Université de Provence, Aix-Marseille 1) [noel.dutrait@univ-provence.fr]

« **Littérature d'Extrême-Orient, texte et traduction : édition, réception, critique, analyse** »

L'équipe de recherche « Littératures d'Extrême-Orient, textes et traduction » (JE 2423), qui regroupe des spécialistes des littératures de Chine, Japon, Corée, Inde, Thaïlande et Vietnam, s'attache à répertorier, analyser et critiquer les traductions des littératures de ces pays vers le français ou vers d'autres langues européennes. Cette équipe cherche à répertorier l'existant (littératures anciennes et modernes), à analyser la réception de ces traductions et leurs qualités et à signaler l'existence des textes qui mériteraient d'être traduits. Elle a contribué à la création d'un espace de recherche et de documentation au sein de la bibliothèque universitaire de l'université de Provence, en liaison avec un centre similaire de l'université chinoise de Hong Kong. Ma communication montrera également notre effort, en plus de l'organisation régulière de séminaires et colloques de type académique, pour jouer un rôle d'informateurs spécialisés à l'usage des journalistes et des éditeurs qui cherchent à connaître ces littératures. Grâce à un blog dynamique, nous procédons à une sorte de « veille » des traductions de ces littératures. D'autre part, conscients que le monde de l'édition a de plus en plus besoin de traducteurs littéraires spécialisés dans ces aires, j'indiquerai comment nous organisons des journées de formation continue pour des traducteurs débutants encore peu expérimentés et à la recherche de conseils et comment nos liens avec les éditeurs et avec des associations culturelles permettent de monter des événements autour des littératures d'Extrême-Orient et d'écarter les stéréotypes si nombreux dans ces domaines. Enfin, de manière très pratique, j'indiquerai comment notre équipe a aidé une association spécialisée dans la francophonie, Espace francophone, à sous-titrer en mandarin des DVD destinés à faire la promotion de l'action culturelle francophone.

Nicolas ZUFFEREY (Université de Genève) [Nico.Zufferey@unige.ch]

« **La sinologie aujourd'hui : de la tour d'ivoire au marché ?** »

Comment concilier la sinologie « traditionnelle », qui privilégie la connaissance des textes (anciens ou modernes), la profondeur historique et les approches littéraires, avec les attentes et besoins en première apparence beaucoup plus concrets, voire matériels, des étudiants et de la société ? Le but de cette communication sera de montrer qu'il n'y a pas contradiction entre ces objectifs, mais complémentarité : la sinologie traditionnelle doit, sans renoncer à ses tâches habituelles « gratuites », contribuer à nourrir la compréhension et la réflexion sur la société et les enjeux chinois contemporains. Ce point de vue, à vrai dire guère original, présuppose que la sinologie demeure une discipline académique exigeante et rigoureuse, mais en même temps qu'elle fasse l'effort de montrer son utilité concrète pour mieux comprendre la Chine d'aujourd'hui. L'un des buts de la sinologie doit être de réintroduire de la complexité dans les discours trop simples qu'on entend trop couramment sur la Chine. L'essentiel de l'exposé consistera en illustrations concrètes, tirés de la littérature, et notamment la littérature populaire contemporaine (*tongsu wenxue*).

Philippe POSTEL (Université de Nantes) [philippe.postel@dbmail.com]

« **Études sinologiques et littérature comparée** »

Cette communication propose une réflexion sur la place de la littérature chinoise dans l'enseignement et la recherche en littérature comparée en France. Elle s'articule en quatre points : (1) un historique de la littérature comparée, en prenant le point de vue de la place de la culture chinoise (la Chine joue en effet un rôle d'accélérateur, si l'on peut dire, dans l'évolution de cette discipline au XVIII^e siècle) ; (2) les possibilités de recherche pour la littérature chinoise dans les différentes orientations d'un comparatisme « historique » (à la française), avec 1^o les études de réception (anciennement appelées études d'influence), 2^o l'imagologie (étude de la représentation du pays étranger) et 3^o « l'intermédialité » (études confrontant des modes d'expression distincts, comme la littérature et la peinture par exemple) ; (3) une 4^e orientation possible de la recherche en littérature comparée, qui semble s'affranchir de l'histoire : la poétique comparée ; nous nous demanderons quelle place peut y

occuper la littérature chinoise ; (4) une interrogation sur la validité de ce que l'on nomme les « études culturelles » ou « cultural studies », fort développées dans le monde anglo-saxon, et en Chine même. L'intervention a pour but, en définitive, de « normaliser » les études comparées portant sur la Chine, au sens où elles ne doivent plus, selon nous, être marginalisées tant vis-à-vis des études sinologiques (sur lesquelles, bien entendu, elles s'appuient) qu'à l'intérieur de la discipline comparatiste elle-même.

ZHANG Yinde (Université Sorbonne nouvelle-Paris 3) [zhangyinde8@gmail.com]

« Littérature chinoise et perspectives comparatistes »

Le temps semble révolu où l'« européocentrisme », fustigé par Etiemble, régnait dans la pratique comparatiste occidentale, la nécessité de prendre en compte l'objet Chine dans les études comparatistes ne suscitant plus de contestation. Inversement, la sinologie littéraire intègre aussi la dimension comparatiste dans ses champs d'investigation. C'est de cette interdisciplinarité émergente que la présente communication entend tirer le premier bilan, tout en questionnant le potentiel d'une complémentarité susceptible d'engendrer des bénéfices mutuels durables. Pour ce faire, on procédera à un bref état des lieux, suivi d'un triple examen épistémologique, méthodologique et thématique. La dichotomie relativisme/universalité se trouve d'abord « relativisée » : le corpus chinois, dans ses écarts et dans sa convergence avec d'autres littératures, contribuera à la connaissance des faits littéraires universels. Ce constat cognitif s'accompagne d'observations sur l'apport réciproque au plan méthodologique. Si la philologie assoit la poétique comparée, la diffusion du savoir sinologique, en revanche, suppose son propre renouvellement dans ses approches critiques. Le travail documentaire ou monographique trouvera ainsi des prolongements et des approfondissements thématiques en tirant profit des outils d'analyse fournis par la critique littéraire. L'alliance du savoir spécialisé et de la conceptualisation, incitative à l'élargissement des perspectives de recherche, conduit enfin aux interrogations sur le partage et la démarcation des domaines frontaliers tels que la traduction, le statut du texte traduit, ainsi que les relations entre l'histoire littéraire nationale et la littérature traduite dans la période moderne. Malgré le paradoxe apparent, c'est en ouvrant ses frontières que la sinologie réaffirmera sa vitalité et son identité disciplinaires

DIALOGUES ET COOPÉRATIONS

Françoise GED (Cité de l'architecture et du patrimoine) [fged@citechailot.fr]

« Les écoles d'architecture et la Chine »

Cette communication propose de revenir sur l'action conduite depuis maintenant dix ans par l'Observatoire de l'architecture de la Chine contemporaine (Institut français d'architecture) et plus particulièrement sur l'un des volets de son action : favoriser la circulation des étudiants et chercheurs français (architecture, urbanisme, patrimoine et paysage) qui souhaitent travailler en/sur la Chine. On reviendra sur divers points qui intéressent tous ceux qui forment sur la Chine/ont des recherches sur la Chine en prenant l'exemple de nos spécialités : (1) le fait qu'un nombre croissant de jeunes diplômés français partent travaillent à Pékin, Shanghai, Shenzhen — c'est à dire l'atout professionnel en France comme à l'étranger que représente l'expérience acquise en Chine ; (2) comment préparer ce devenir ? De quels outils et de quelles formations ont-ils besoin avant de partir ? (3) Comment les spécialistes d'études chinoises peuvent-ils (ou non) travailler avec des professionnels pour qui la Chine est devenue un terrain d'action. Comme supports complémentaires de discussion, deux cartes des accords existants (institutions françaises et institutions chinoises) seront présentées et l'intérêt pour les institutions françaises d'accueillir doctorants et chercheurs chinois sera évoqué.

Rainier LANSELLE (Université Paris-Diderot) [rainier.lanselle@univ-paris-diderot.fr]

« La Chine des psychanalystes français »

La diffusion de la psychanalyse n'a longtemps concerné que le monde « occidental ». La phase actuelle de transmission de la psychanalyse en Chine est inédite à beaucoup d'égards, d'abord parce

que, pour la première fois, les analystes étrangers qui s'y consacrent se trouvent confrontés à une barrière de la langue et de la culture qui n'a de précédent dans aucune expérience antérieure de transmission de cette discipline. La langue, tout comme l'héritage culturel, restent largement fermés à des gens qui pourtant ambitionnent de s'adresser au plus intime de la subjectivité, laquelle est nichée justement au cœur de la langue et de la culture. La traduction, qui a toujours été liée à l'histoire de la psychanalyse, prend ici une place inédite, et ceci dans toutes les acceptions possibles du mot. La psychanalyse française, en raison du dynamisme des milieux lacaniens, est particulièrement concernée par la demande de psychanalyse actuellement formulée en Chine. Pour tenter de comprendre celle-ci, c'est naturellement au savoir des sinologues, et en premier lieu des sinologues français, que les psychanalystes se sont adressés. Si l'on ajoute à cela que Lacan avait « fait du chinois », qu'il insuffla un intérêt prodigieux chez ses disciples pour la langue et l'écriture chinoises, à partir de la place centrale des aspects linguistiques dans ses théorisations, l'on comprendra pourquoi peu de corps de métiers se seront aussi constamment intéressés à la Chine et à sa culture. Mais aussi pourquoi ses représentants n'en auront été que plus dépendants des représentations de la Chine formées par deux cents ans de tradition sinologique française, dont la science a été attendue avec révérence. Dans cette communication, il s'agit de montrer de quelle façon la sinologie a rendu la Chine intelligible à un milieu pour lequel « la Chine » est un signifiant majeur. En retour, la sinologie peut être amenée à s'interroger avec intérêt à la manière dont ses productions et son discours sont perçus et interprétés.

Olivier ARIFON (Université de Strasbourg) [olivier.arifon@sfr.fr]

« Questions de communications dans les études chinoises »

Si les sciences humaines et sociales, notamment la sociologie, ont une réelle vigueur en Chine et dans les études sur la Chine, les travaux explorant les modalités de l'information et de la communication, (SIC, selon la terminologie française), sont encore modestes. En Chine, ce champ reste au stade de la publicité, de la communication institutionnelle, de l'information scientifique et technique ou des mass médias. En France, les SIC ont une grande diversité d'objets : médias, journalisme, muséologie, anthropologie de la communication, intelligence économique, communication des organisations et usages et effets d'Internet. Les méthodes sont elles aussi très diverses. Au même titre que l'approche faite sur la sociologie, ou le droit et la démocratie, les études chinoises sur les processus et dispositifs d'information et de communication ont à gagner d'une mise en perspective et d'un contact avec la France, les échanges entre deux communautés permettant la mise en place d'un cadre réflexif sur les théories et les modèles développés. Avec une approche anthropologique et interactionniste, cette communication propose d'explorer les modalités de la médiation et du lien, afin de faire émerger les cadres théoriques et les différences des SIC entre la France et la Chine. Cette réflexion, fruit d'une coopération de plusieurs années avec des collègues de la *China Foreign Affairs University* et de la *Communication University of China*, toutes deux à Pékin, se veut une rencontre de points de vue et l'illustration d'une réalité. Opportunité du calendrier, cette réflexion s'incarne en partie dans un numéro de la revue *Hermès*, l'une des principales dans les SIC, rattachée à l'Institut des sciences de la communication de Dominique Wolton. Simultané avec la parution de « Communication mobile, Internet et la société civile en Asie » (octobre 2009), le colloque de l'AFEC est l'occasion d'une mise en perspective des contributions.

Vincent GOSSAERT (GSRL, CNRS-EPHE) [vincent.goossaert@gsrl.cnrs.fr]

« Ce que les projets en collaboration avec les collègues chinois font à la recherche sinologique en France »

L'importance grandissante de la recherche sur contrat est l'une des évolutions les plus importantes actuellement à l'œuvre dans la recherche française — évolution décidée par nos dirigeants et qui génère depuis plusieurs années un débat de fond dans l'ensemble du milieu scientifique. En marge de ce débat de fond, je me propose de lancer des pistes de réflexions sur les effets immédiats de la recherche sur contrat sur la sinologie française, dans un contexte d'expansion quantitative et qualitative de la sinologie dans le monde chinois. À partir d'expériences personnelles de collaboration sur contrat avec des collègues chinois (en particulier un projet financé par l'ANR et la CCKF), je voudrais évoquer particulièrement certains effets : 1) les nouvelles possibilités et contraintes pour le

financement des doctorants et post-doctorants ; 2) les rapports entre logiques de projet et logiques de laboratoires ; 3) nos rapports avec les collègues chinois (ce que nous pouvons leur apporter et réciproquement ; ce qu'ils nous demandent et réciproquement), et 4) les résultats attendus de ces projets, notamment en termes de publication : quel type de publication, dans quelle langue, chez quels types d'éditeurs.

PUBLICATIONS

Michel BONNIN (EHESS) [bonnin@ehess.fr]

« Entre contraintes de la censure et contraintes du marché : le parcours du combattant d'un chercheur en quête de lecteurs non francophones »

A partir de ma propre expérience dans la publication (ou non publication) de travaux sur la Chine contemporaine en chinois et en anglais, je présenterai les différentes difficultés auxquelles on peut être confronté: difficultés linguistiques, évidemment, mais aussi politiques (censure, politiquement correct), financières (coût de la traduction) et commerciales (problèmes de rentabilité). Je montrerai avec des exemples précis comment j'ai pu, dans l'ensemble, surmonter les obstacles à la publication en chinois et comment, dans certains cas, la publication en anglais m'est apparue plus difficile à obtenir. Je poserai la question d'un éventuel phénomène de protectionnisme dans ce domaine. Cette intervention centrée sur une expérience personnelle, donc limitée, est d'abord conçue comme un moyen pour entamer un débat au cours duquel des expériences diverses seront confrontées.

Vincent DURAND-DASTÈS (Inalco) [vincentdd@skynet.be]

« Critiques de livres : une étrange étanchéité »

Dans leurs rubriques de comptes-rendus critiques, les revues sinologiques en langues occidentales, qu'elles soient généralistes ou spécialisées, n'accordent qu'une place très restreinte aux ouvrages chinois, voire les ignorent totalement. Si cette absence pouvait dans une certaine mesure s'expliquer à l'époque ou la littérature scientifique chinoise était à la fois peu abondante et idéologiquement très marquée, la persistance de cet oubli ne laisse pas d'étonner. Nous essaierons tout d'abord de prendre une mesure plus exacte du phénomène en nous appuyant sur l'exemple de publications précises, avant de nous interroger sur la raison de cet état de fait : doit-on y voir la persistance d'un mépris inconscient, de la part des universitaires occidentaux, à l'égard d'un monde académique chinois considéré comme incapable de produire une littérature secondaire digne de débat ? S'agit-il au contraire d'une sorte de vertige éprouvé par les éditeurs de revue – et leurs lecteurs – face à la véritable explosion de l'écriture académique chinoise en l'espace de quelques années, qui les conduit à baisser les bras avant même d'avoir essayé ? La faute en incombe-t-elle plutôt au monde de l'édition et de la recherche chinois, qui n'essaierait pas assez de faire connaître ses publications au-delà de ses frontières ? Chacun de ces éléments d'explication recèle sans doute une part de vérité, et l'on pourrait en évoquer d'autres encore. Mais il est peut-être plus urgent de chercher le moyen de sortir de cette étrange étanchéité des discours critiques : nos revues sinologiques, avec les outils linguistiques qu'elles possèdent, pourraient jouer un rôle très positif si elles apprenaient à mieux mettre en regard les réflexions des chercheurs chinois et occidentaux de diverses disciplines.

Alain WANG (Asiapresse) [wangalain@noos.fr]

« Un média grand public pour la Chine et l'Asie »

Le monde francophone n'a pas son magazine de référence grand public consacré à l'Asie, et la Chine en particulier. Alors que le gouvernement chinois a commencé à investir massivement pour diffuser sa propagande dans le monde entier. Il y a eu *Aujourd'hui la Chine* (Amitiés franco-chinoises, jusqu'au début des années 90), *Asie Magazine* (1997-1998) et *Asia Magazine* (2007-2008) : n'y a-t-il pas de place pour ce genre de publication ? *ChinePlus* du groupe Hachette Filipacchi Médias est un trimestriel publié depuis novembre 2006, le seul en lice aujourd'hui, et dont il faut analyser la ligne éditoriale... Et pourtant, l'Asie devient – avec le Japon, la Chine et l'Inde pour moteurs économiques

et géopolitiques principaux – la première zone économique du monde. L'influence de la Chine s'étend sur tous les continents et particulièrement en Afrique, au Moyen Orient et en Asie du Sud-Est, où la francophonie reste vivace. Il est donc intéressant d'analyser et de s'interroger sur l'importance d'un magazine grand public où les journalistes et spécialistes pourraient décoder des situations parfois complexes (économiques, politiques, sociales et culturelles). Que font les pays anglo-saxons ? Mieux connaître la Chine de l'intérieur – comme les autres pays asiatiques – est aussi un challenge à relever dans ce monde où elle s'affirme de plus en plus.

RESSOURCES DOCUMENTAIRES

Jacqueline NIVARD et Wang JU (EHESS) [nivard@ehess.fr/ju.wang@ehess.fr]

« Numérisation des documents et accès à distance aux ressources : une révolution pour la recherche »

Le développement des ressources électroniques en Chine a profondément modifié l'accès à la documentation et les usages des chercheurs et des étudiants. Peu à peu, nos bibliothèques prennent des licences pour des bases de données chinoises ou achètent des livres électroniques. Cette situation suscite de vastes questions : quel est l'état des collections documentaires disponibles dans les bibliothèques en Chine et en France ? Que nous manque-t-il ? Comment se fait l'accès à distance ? Dans les perspectives de développement des ressources électroniques, compte tenu de l'existence des projets sino-allemands (Cross-Asia), peut-on envisager une mutualisation de ces ressources au niveau de la France, de l'Europe ou au niveau d'une coopération franco-chinoise ? Le portail Biblio-SHS peut-il jouer un rôle ? En ce qui concerne les aides à la recherche, qu'apportent-elles à ces nouvelles ressources (documents numériques, espaces numériques de travail, outils collaboratifs) ? Modifient-elles les méthodes de travail des chercheurs en Chine et en France ? Modifient-elles la manière de fonctionner des bibliothèques ?

Soline SUCHET et Delphine SPICQ (Bulac et Collège de France) [soline.suchet@biulo.univ-paris3.fr/dephine.spicq@college-de-france.fr]

« Rôles et enjeux pour les bibliothèques sinologiques françaises »

Face à l'évolution de la recherche et de l'édition chinoise, quel paysage documentaire sinologique en France ? Quelles stratégies documentaires et scientifiques les bibliothèques doivent-elles adopter ? Cette communication traitera du rôle central des bibliothèques sinologiques au sein de la recherche : La communauté sinologique française dispose d'institutions de qualité, aux fonds riches et diversifiés ; mais l'offre souffre de faiblesses inévitables, liées à une dispersion relative des ressources ainsi qu'à la baisse des moyens humains et budgétaires, alors même que de nouveaux défis se font jour : (1) une production éditoriale diversifiée, exponentielle et de plus en plus coûteuse ; (2) des besoins de plus en plus divers et spécifiques exprimés par les chercheurs ; (3) une position délicate des bibliothèques entre prétention encyclopédique – à l'échelle nationale – et spécialisation des champs de la recherche. Face à ces défis, quelles stratégies adopter entre les exigences de l'apprentissage, de l'enseignement et de la recherche ? Comment réaffirmer le rôle central du bibliothécaire sinologue comme partenaire et acteur de la recherche ainsi que dans la formation documentaire et l'accompagnement des jeunes chercheurs.

ARTS

Isabelle CHARLEUX (GSRL, CNRS-EPHE) [isacharleux@orange.fr]

« Les chercheurs sur les arts de la Chine sont-ils des sinologues ? »

À partir d'un repérage des lieux d'enseignement et de recherche sur les arts de la Chine (synthétisés par une cartographie), il s'agit d'étudier comment s'articule le nécessaire apprentissage de la langue et, réciproquement, dans quelle mesure les étudiants des cursus d'études chinoises reçoivent une formation sur les arts de la Chine : étudier une langue sans la comprendre à travers sa culture dont les arts sont une composante essentielle et révélatrice est impensable. On analysera les grandes tendances

de ces évolutions : (1) un pôle repéré avec Paris IV (contribution sur ce point de Isabelle Charleux) en lien avec l'Institut national d'histoire de l'art ; (2) un éclatement entre l'histoire de l'art davantage tournée vers le passé, les sources (textes et objets) et les fondements culturels de l'art, et les sciences de l'art davantage tournées vers les arts actuels dans un cadre mondialisé et fondées sur des formations réalisées dans des départements spécialisés hors études chinoises (Paris VIII par exemple) ; (3) un attrait certain pour le contemporain mais avec cette question : suffit-il d'une expérience vécue en Chine pour légitimer un discours de spécialiste ? La communication vise à répondre à des questions soulevées sur certaines formations disciplinaires des universités et sur la façon de combiner logiques aréales et logiques disciplinaires.

Christophe FALIN (Université de la Sorbonne nouvelle-Paris 3) [falinchristophe@yahoo.fr]

« Comment enseigner l'histoire du cinéma chinois »

L'histoire du cinéma chinois est peu enseignée en France. Seuls quelques départements d'études cinématographiques (Paris III et Paris VIII) y consacrent parfois un cours et seul l'Inalco, du côté des départements d'études chinoises, envisage d'en proposer un. L'histoire du cinéma chinois est naturellement traitée en Chine dans les écoles de cinéma et elle l'est dans son intégralité à l'académie du cinéma de Pékin (y compris les cinémas hongkongais et taiwanais). Dans une première partie, nous comparerons les enseignements en France et en Chine (qui ont une approche commune du cinéma chinois, proche de l'histoire « officielle », en abordant séparément les cinémas de Chine, de Taiwan et de Hong Kong), en précisant les cursus dans lesquels se fait cet enseignement et les débouchés professionnels. Des accords pour les études existent, notamment entre Paris VIII et l'académie chinoise. Dans une seconde partie, nous étudierons l'évolution récente, de la rareté à l'abondance en une quinzaine d'années, de l'accès aux sources écrites de première main en chinois (cinémathèque chinoise) et comment ces ouvertures d'accès aux films chinois ont transformé les connaissances et obligent à réviser la façon de travailler sur l'histoire du cinéma chinois (qui ne peut plus se résumer aux films majeurs, aux grands réalisateurs de gauche du continent ou aux films d'arts martiaux pour Hong Kong). En conclusion, le développement de la recherche en la matière requiert de solides connaissances à la fois en chinois et en cinéma. Une coopération entre départements d'études chinoises et d'études cinématographiques est donc indispensable. Dans ces derniers, les recherches sur le cinéma chinois s'intègrent dans des axes comme l'économie, l'histoire ou l'esthétique, mais ceux dans lesquels peut s'intégrer le cinéma chinois sont moins évidents dans les départements d'études chinoises... à moins d'une présence accrue des arts en général dans ces cursus.

TERRAINS CHINOIS

Brigitte BAPTANDIER (LESC, CNRS/Université Paris Ouest) [brigitte.baptandier@wanadoo.fr]

« Atelier Chine. Comment aborder la Chine d'un point de vue ethnologique »

Pendant une partie du XX^e siècle, les sciences sociales furent interdites en Chine. Les relations avec les chercheurs chinois amorcées auparavant par Marcel Granet, collègue et ami de Marcel Mauss, dans le cadre de *l'Année sociologique* (revue créée par Émile Durkheim en 1898), restèrent donc en latence pendant de longues années. Par ailleurs, depuis la fin du XIX^e siècle, l'« orientalisme » a eu l'immense mérite de servir de roue de transmission et d'élaboration des connaissances bibliographiques, philologiques, historiques, archéologiques, linguistiques et littéraires sur la Chine. Pourtant, bien que toutes les sciences humaines y soient représentées, la formidable anthropologie que constitue ce corpus demeura longtemps en attente d'une exploitation sociologique. Sans doute arrivons-nous maintenant à une autre époque où une pratique ethnologique menée en Chine, avec une connaissance approfondie de l'histoire et des sources écrites et en collaboration avec nos collègues chinois, peut à nouveau s'envisager. Dans cette communication, il s'agit de montrer comment notre discipline est amenée à forger ses propres sources et ses propres objets tant à partir des textes pris comme objets anthropologiques, qu'à partir du « terrain », c'est-à-dire les relations établies avec des gens pour comprendre leurs expériences humaines et produire un corpus diversifié de données que la recherche façonne. Il s'agit d'une méthode de connaissance épistémologiquement fondée sur la

rencontre et l'établissement de relations pour construire une certaine forme d'intelligibilité du social. La formation initiale de l'ethnographe relève donc tant d'une maïeutique que de l'acquisition théorique et de la confrontation toujours inachevée aux données du terrain.

Stéphane CORCUFF (IEP Lyon et Institut d'Asie orientale) [stephane.corcuff@ens-lsh.fr]

« Les contours d'une taiwanologie à la française : un espace à trouver ? »

Les « études taiwanaises » existent sans aucun doute en tant que corpus de savoir académique, sujet en investigation, groupe de chercheurs spécialisés. On peut vouloir les nommer ; et si cette onomastique a un sens, c'est celui de poser la question *ontologique* du sens d'une « taiwanologie », et notamment, celui des liens passés et présents entre la sinologie continentale et l'étude d'une île dont la matrice culturelle principale est certes la culture chinoise (un concept qu'on peut vouloir déconstruire), mais qui se développe concurremment à lui depuis le XVII^e siècle sur son héritage non chinois ; de cette différence naît un vaste espace d'hybridations digne d'étude. Une taiwanologie, sous prétexte d'une irréductible spécificité de Taiwan face à la société, la culture et le politique en Chine, est-elle pourtant envisageable comme discipline propre ? Ou le sens à trouver serait-il plutôt dans le dialogue fécond né de cette situation interstitielle – cette différence, mais qui prend un tel sens précisément par la proximité des questions abordées – et de liminalité discursive de Taiwan face au Continent – le discours sur l'Autre Chinois que l'altérité-proximité taiwanaise peut produire sur la Chine continentale ? La taiwanologie est traversée par ces questions, tant il est vrai qu'il existe aussi des raisons de penser qu'en dépit de cette proximité, les questions de traitement sont tellement uniques que deux disciplines, même à hybrider, peuvent cohabiter distinctement sans que la question des liens ne se pose même. Cette présentation, qui discutera ce fécond débat épistémologique qui traverse notre « communauté » de spécialistes, abordera également les grands thèmes de recherches conduits en France, leur mode d'organisation (avec un GDR, l'antenne du CEFC à Taipei, le nexus enseignement – formation doctorale – recherche, déjà à l'œuvre), pour conclure sur les spécificités possibles d'une taiwanologie « à la française ».

Anne-Christine TREMON (ENS-Ulm) [actremon@ens.fr]

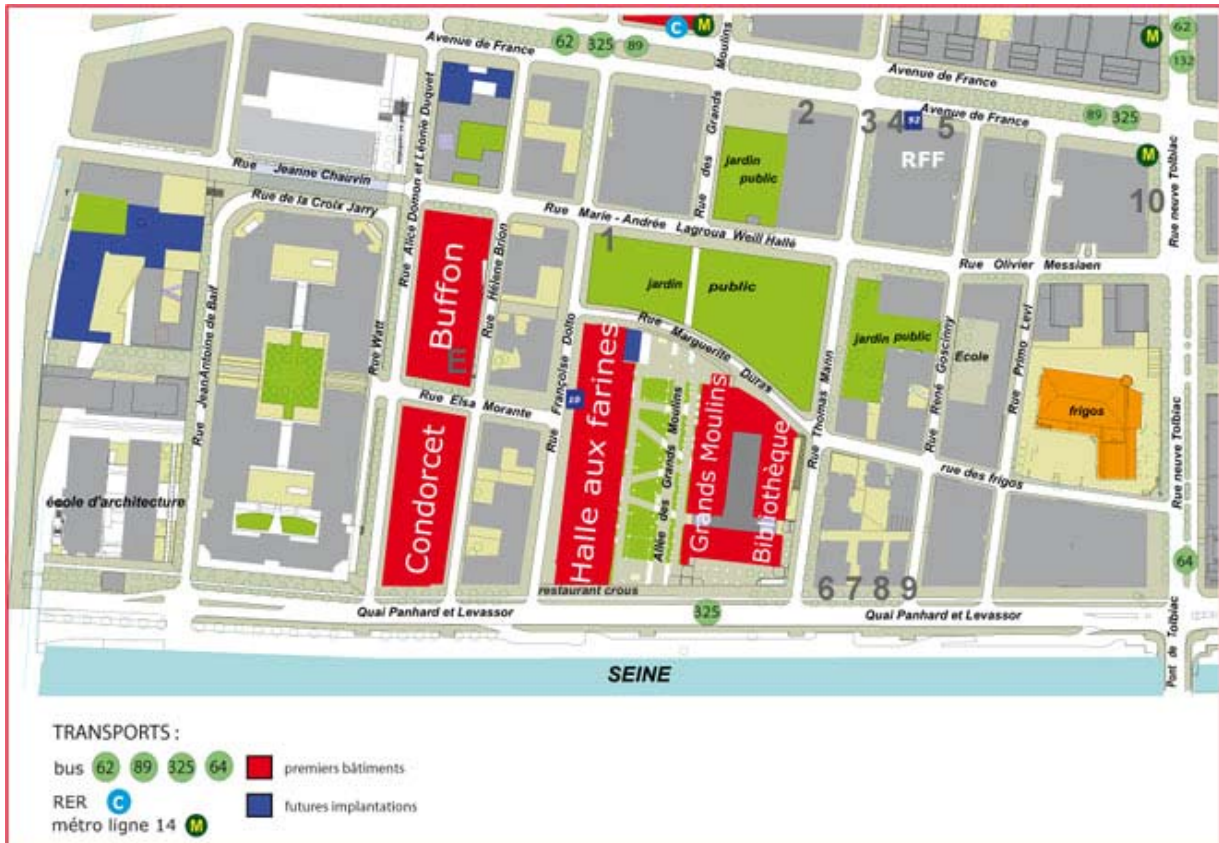
« Enquête sur le monde chinois hors de Chine »

Le passage de la Chine du statut de périphérie non-occidentale du système monde à celui de centre émergent impose de rendre compte des processus de domination, d'expansion et d'exploitation, mais aussi de résistance, qui accompagnent cette émergence et sont observables sur des terrains situés aux marges du monde chinois, tant à proximité qu'à distance. L'arrivée de la Chine « au centre » change la façon de travailler sur la Chine d'outre-mer de deux manières, par changement de *perspective* et par changement de *focale*. De nombreux travaux parus au cours des deux dernières décennies ont souligné la nécessité d'abandonner les perspectives eurocentriques pour appréhender le phénomène de mondialisation. Les migrations transnationales et la présence de communautés chinoises outre-mer peuvent être envisagées comme parties prenantes d'un monde « *re-sino-centré* ». Ce changement de perspective conduit notamment à considérer le monde chinois hors de Chine comme relié au cœur chinois par un système circulatoire de migrations, facteur d'intégration économique et sociale. Les mêmes arguments incitent à un élargissement de la *focale*, qui n'implique pas le renoncement à des travaux portant sur des unités micro et des localités situées mais résulte du suivi des pratiques des acteurs. Il s'agit d'adopter une approche permettant de rendre compte des jeux d'échelle déployés par les acteurs locaux, conduisant à analyser la manière dont les migrants et descendants de migrants chinois installés outre-mer sont confrontés et impliqués dans l'émergence de la Chine comme centre, soit directement interventionnisme accru de l'État chinois dans leurs affaires, soit indirectement réorientation de leurs trajectoires sociales et de leurs stratégies économiques vers la Chine, voire réidentification symbolique au monde chinois. Les études du « monde chinois hors de Chine » permettent ainsi d'appréhender, à même le terrain, les implications du processus en cours tout en en restituant les limites.

« Cartographies des études chinoises en France » : exposition dans le hall, réalisée sous la direction de Véronique Alexandre Journeau (v.alexandre@wanadoo.fr / reseau.asie@msh-paris.fr).

INFORMATIONS PRATIQUES

Plan d'accès (E : Entrée du bâtiment)



Lieux de restauration

- (1) *Griotte* (restaurant en libre service) 31 rue M-A Lagroua Weill-Hallé
- (2) *Indiana Café* 74 avenue de France
- (3) *Starbucks Coffee* 107 avenue de France
- (4) *The Frog & British Library* (café restaurant) 114 avenue de France
- (5) *Brasserie L'Avenue* 120 avenue de France
- (6) *Sushis Massena* 69 quai Panhard et Levassor
- (7) *La Brasserie des Grands Moulins* 73 quai Panhard et Levassor
- (8) *Boulangerie Kayser* (restauration sur place) 77 quai Panhard et Levassor
- (9) *Mezzo di Pasta* (restauration rapide) 81 Quai Panhard et Levassor
- (10) *Class' croute* (restauration rapide) 12 rue Neuve Tolbiac

L'inscription se fait à l'adresse suivante : colloqueafec2009@yahoo.fr. Vous indiquerez les demi-journées auxquelles vous assisterez et si vous serez présent(e) au cocktail du 13 au soir.